

L'Abeyille

de la Nouvelle-Orléans
Journal Hebdomadaire
Fondé le 1er Septembre 1827
Publié par le Times-Picayune Publishing Co., au Times-Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, La., T. I. phone Main 410.
Enregistré à la Poste de la Nouvelle-Orléans, La., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars, 1879.
En Louisiane et au Mississippi, par an \$2.00
Pour les Etats-Unis, un an \$3.00
Par mois \$0.25

Sa Sainteté Benoit XV

Rome pleure et le monde entier prend part à sa douleur. Benoit XV, l'auguste Souverain Pontife, celui qui pendant la période, peut-être la plus bouleversée de la civilisation chrétienne, a occupé la chaire de St. Pierre, n'est plus, et sa disparition a plongé l'univers entier en grand deuil. Il ne pouvait en être autrement. Le Chef Suprême de l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, rien qu'en vertu de la haute dignité à laquelle il est appelé, dès son élévation au Trône de St. Pierre, devient une force morale, politique et religieuse d'un caractère incomparable. Aucun souverain, aucun chef d'état, ne peut exercer l'influence mondiale dont dispose le Souverain Pontife. Sa disparition est par conséquent un événement d'une portée considérable.

Benoit XV est arrivé au pouvoir au moment où les peuples les plus civilisés et les plus chrétiens de la vieille Europe avaient pris les armes, les uns pour faire triompher leur dogme effroyable de la force brutale et militariste, les autres en légitime défense pour protéger leurs droits les plus sacrés et l'intégrité de leur territoire. Au cours de la grande guerre mondiale et même par la suite, il s'est élevé à l'égard de Benoit XV des critiques acerbes et peu charitables. D'aucuns prétendaient que le Souverain Pontife aurait dû s'exprimer ouvertement et condamner sans équivoque l'agression criminelle de l'Allemagne et de ses alliés. Ceux qui ont critiqué l'attitude du Pape pendant la guerre n'ont évidemment jamais réfléchi sérieusement à la situation dans laquelle se trouvait le Vicaire du Christ sur la terre, dont la première mission était avant tout de rétablir la paix, et qui par conséquent ne devait commettre aucun acte ni faire le moindre geste qui pouvait compromettre sa haute autorité morale et spirituelle. Il est très certain que Benoit XV, mis à même d'étudier de près les desseins politiques des nations du monde alors qu'il était le secrétaire particulier du Cardinal Rampolla, une des plus grandes figures du monde de la diplomatie ecclésiastique, et qu'au sous-secrétariat d'Etat au Vatican il contribua à formuler et à diriger la politique étrangère de la Papauté, devait être mieux en mesure de juger de l'attitude qu'il devait prendre vis-à-vis des nations combattantes que ceux qui volontiers et sans en avoir l'assurance prétendaient que ses sympathies étaient pour l'Allemagne et ses alliés.

La France a plus souffert de la guerre que l'Angleterre. Cela, nous l'affirmons. Cela, nous le prouvons. Elle a plus souffert dans sa chair. Elle a plus souffert dans ses biens. Elle a plus souffert dans sa chair? — Les statistiques du dernier recensement anglais, publiées il y a quelque temps, nous ont appris que la population anglaise avait augmenté de plus de deux millions d'habitants depuis le conflit.

Les statistiques du dernier recensement français, publiées aujourd'hui même dans le Journal Officiel, nous apprennent, au contraire, que notre population a diminué de 2,196,663 individus, en comptant d'ailleurs comme présents en France les 192,973 soldats et marins de guerre et de commerce vivant hors du territoire le 6 mars 1921. Si nous ajoutons à ce chiffre les 1,576,647 Français d'Alsace et de Lorraine, on arrive à cette conclusion que, malgré le retour à la patrie des trois départements annexés par le Reich en 1871, la population de la France a diminué de 620,000 habitants, alors que celle de l'Angleterre, dont le territoire métropolitain est resté identique à lui-même, c'est-à-dire de plus de deux millions d'âmes.

Autre constatation, assez grave. En 1911, il y avait en France 1,322,696 étrangers sur 39,604,992 habitants. En 1921, il y en a 1,550,469 pour 39,402,739 habitants. Plus le nombre des Français diminue, plus le nombre des étrangers augmente. Avant notre victoire, il y avait 38 millions de Français, 1,130,000 étrangers. Depuis, nous sommes 37 millions contre 1,550,000 étrangers. Dans mon département, depuis 1911, les étrangers ont augmenté de 25%.

En résumé, si l'on s'en tient à la France et à l'Angleterre, qui luttèrent de 1914 à 1918, l'une sort de la guerre avec environ 2,200,000 individus de moins; l'autre, avec 2,200,000 de plus.

La France a plus souffert dans ses biens? — Qui oserait le contester? Là encore, d'ailleurs, le problème se pose un peu de la même façon que pour les personnes. Le total France s'incline en moins; le total Angleterre, en plus. Le territoire français a été dévasté, dans la zone de bataille d'abord, à l'arrière ensuite. Voyez, par exemple, dans quel état on a mis nos forêts. — L'Angleterre, au contraire, a échappé à la dévastation. — D'autre part, du fait du change, elle a réalisé sur nous un formidable bénéfice; si je n'ai pas voté les accords de Spa, il ne me plait pas, cependant, de l'oublier. — Enfin, nous sommes obligés en partie, à cause de l'Angleterre, à une formidable dépense pour l'entretien d'une armée. L'Angleterre, elle, y échappe, puisque c'est nous qui sommes la patte du chat.

En résumé, la France fut dévastée matériellement pendant la guerre. L'Angleterre demeura intacte; la France, dévastée, dut subir, aussitôt la paix, l'avilissement du franc, tandis que la livre ne bougeait guère, d'où aggravation nouvelle de sa situation; le poids d'un budget militaire très supérieur à son budget total de l'avant-guerre vint s'ajouter à son fardeau. Si bien qu'aujourd'hui, devant une Angleterre à l'empire agrandi par la guerre, intacte, au change sain, et enrichie par lui, délivrée de l'armée, on voit une France dévastée, au change avarié, appauvrie par lui, obligée à l'armée, et contrainte, dans ces conditions, au prodigieux effort financier qu'exigent les réparations dont l'Allemagne refuse de s'acquitter.

Voilà le bilan de fin d'année dressé. De tout cœur, sans aucune pensée inanimale dans l'esprit, je voudrais qu'on le lût et qu'on le comprit outre-Manche.

éprouver au cours de son Pontificat si agité et si troublé par les événements les plus terribles que l'humanité ait eu à traverser. Son œuvre s'est accomplie en silence et sans égard à l'approbation ou à la critique des hommes. L'époque tourmentée à laquelle il a vécu et les difficultés de tous genres qui l'ont assailli ont certainement contribué à miner sa santé déjà très fragile et à le conduire au tombeau, où il repose aujourd'hui dans toute la solennelle grandeur et la majesté suprême d'un Chef de l'Eglise que les historiens de l'avenir désigneront comme "Apôtre de la Paix." La mission de Benoit XV, dès son avènement au pouvoir, était d'un ordre essentiellement pacifique. Cette mission il l'a remplie jusqu'au bout, jusqu'à son dernier souffle.

UN CROYANT.

Comptes de Fin d'Année

Voici l'année qui meurt. Une à une, ses dernières minutes, ses dernières heures tombent, et le vent qui tourbillonne autour de la maison les ramasse, les enlève, les emporte. Demain, en cet instant, l'agonie touchera à sa fin, et quelque courage, quelque espoir que l'on sente au fond de son être, on ne peut s'empêcher, devant ce qui tout de même est une mort, de baisser un peu la tête, et les lras inertes, de se laisser aller au gré des souvenirs.

Trois ans. Il y a trois ans, en mer, après une tempête furieuse, j'arrivais à New-York, le cœur gonflé de la victoire splendide dressée sur son roc, et de la France animatrice entourée de la belle théorie de ses aigles de bataille. Et, maintenant, Oh, c'est triste de voir debout le piédestal.

Tout seul! Et des pensées mélancoliques vont Et viennent dans mon rêve, où la chagrin profond évoque un avenir solitaire et fatal.

Nous sommes trop sensibles. L'abandon de ceux que nous avons aimés nous paraît une criminalité injuste; rien ne nous touche davantage que la vue d'un piédestal vide.

On nous dit toujours: — Il y a de la hrouille entre vous parce que vous vous connaissez mal.

Mais, diable, depuis le temps, si la France et l'Angleterre avaient voulu y mettre un peu de bonne volonté, elles auraient eu tout le loisir de se connaître! Il n'est pires sourds que ceux qui ne veulent pas entendre. En vérité, pour certains peuples comme certains gens, le moi bouche le monde. On ne peut jouer à quatre mains qu'à condition de se soumettre à la mesure; si l'on veut imposer à son partenaire la seule règle de sa propre fantaisie, on cacophonise.

Et, cependant, des faits éclatants et très simples s'étaient au grand jour que personne ne devait discuter et qui permettraient d'établir entre les deux pays un modus vivendi acceptable.

La France a plus souffert de la guerre que l'Angleterre. Cela, nous l'affirmons. Cela, nous le prouvons. Elle a plus souffert dans sa chair. Elle a plus souffert dans ses biens. Elle a plus souffert dans sa chair? — Les statistiques du dernier recensement anglais, publiées il y a quelque temps, nous ont appris que la population anglaise avait augmenté de plus de deux millions d'habitants depuis le conflit.

Les statistiques du dernier recensement français, publiées aujourd'hui même dans le Journal Officiel, nous apprennent, au contraire, que notre population a diminué de 2,196,663 individus, en comptant d'ailleurs comme présents en France les 192,973 soldats et marins de guerre et de commerce vivant hors du territoire le 6 mars 1921. Si nous ajoutons à ce chiffre les 1,576,647 Français d'Alsace et de Lorraine, on arrive à cette conclusion que, malgré le retour à la patrie des trois départements annexés par le Reich en 1871, la population de la France a diminué de 620,000 habitants, alors que celle de l'Angleterre, dont le territoire métropolitain est resté identique à lui-même, c'est-à-dire de plus de deux millions d'âmes.

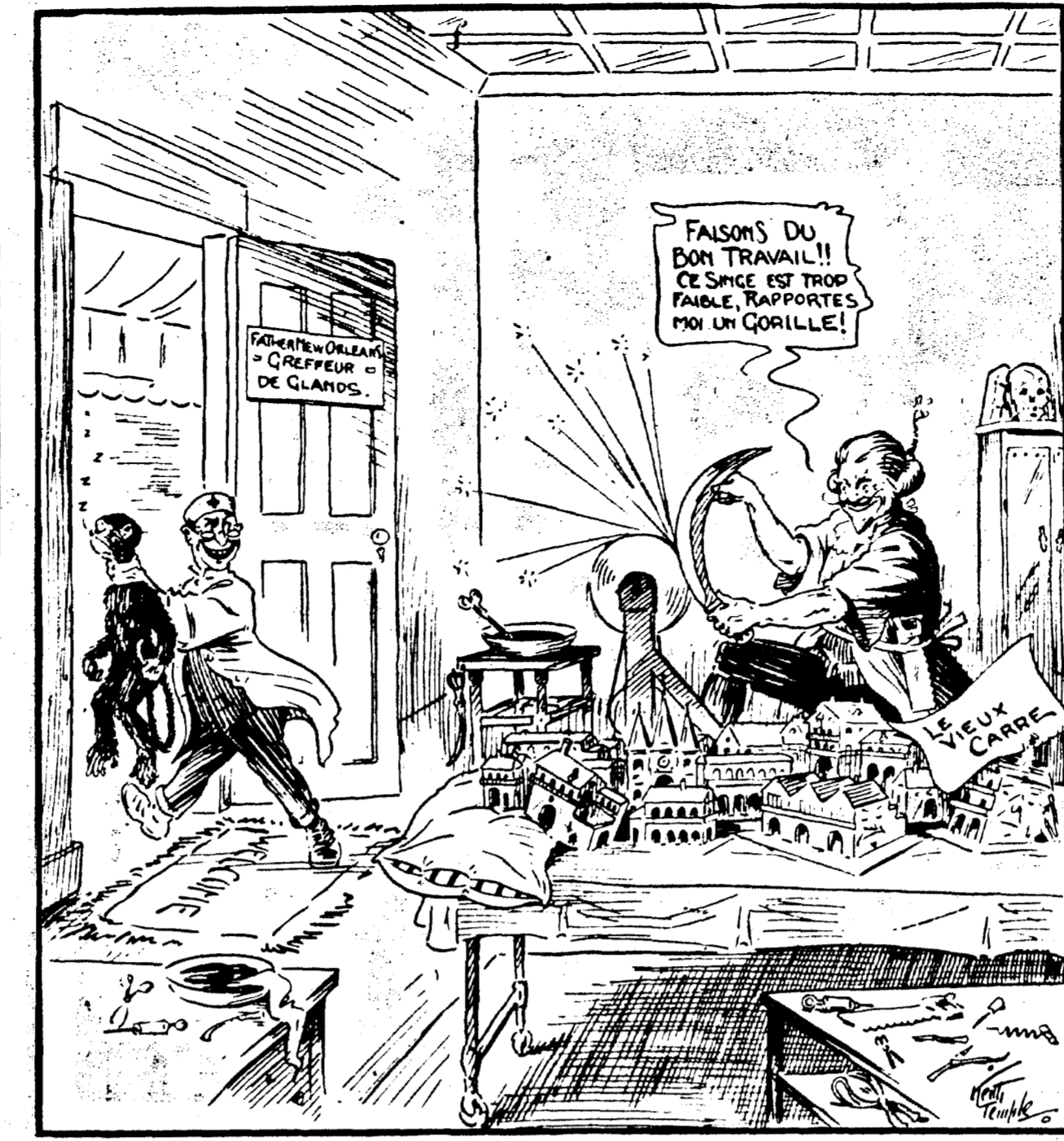
Autre constatation, assez grave. En 1911, il y avait en France 1,322,696 étrangers sur 39,604,992 habitants. En 1921, il y en a 1,550,469 pour 39,402,739 habitants. Plus le nombre des Français diminue, plus le nombre des étrangers augmente. Avant notre victoire, il y avait 38 millions de Français, 1,130,000 étrangers. Depuis, nous sommes 37 millions contre 1,550,000 étrangers. Dans mon département, depuis 1911, les étrangers ont augmenté de 25%.

En résumé, si l'on s'en tient à la France et à l'Angleterre, qui luttèrent de 1914 à 1918, l'une sort de la guerre avec environ 2,200,000 individus de moins; l'autre, avec 2,200,000 de plus.

La France a plus souffert dans ses biens? — Qui oserait le contester? Là encore, d'ailleurs, le problème se pose un peu de la même façon que pour les personnes. Le total France s'incline en moins; le total Angleterre, en plus. Le territoire français a été dévasté, dans la zone de bataille d'abord, à l'arrière ensuite. Voyez, par exemple, dans quel état on a mis nos forêts. — L'Angleterre, au contraire, a échappé à la dévastation. — D'autre part, du fait du change, elle a réalisé sur nous un formidable bénéfice;

si je n'ai pas voté les accords de Spa, il ne me plait pas, cependant, de l'oublier. — Enfin, nous sommes obligés en partie, à cause de l'Angleterre, à une formidable dépense pour l'entretien d'une armée. L'Angleterre, elle, y échappe, puisque c'est nous qui sommes la patte du chat.

L'OPERATION DOIT CONTINUER



intérets, nous demandent d'une façon plus ou moins voilée, la révision du traité et des conventions. Par-dessus le marché, ils sont nos créanciers. Donc, à tous les points de vue, "nous tenons le bon bout".

Tous les grands airs du Premier anglais ne changeront rien à ce fait que personne n'ose dire carrément: à l'heure actuelle, il vient à Cannes en demandeur. Nous devons lui faire comprendre amicalement et poétiquement que tout bluff est inutile. Nous tenons entre nos mains un titre de créance dont nous avons pavé assez cher l'établissement. Pour le moment, nous ne voulons rien d'autre que son exécution. Au cours des douze conférences où la France a eu l'honneur de se rencontrer avec le Premier anglais, il lui a dit, redit, et prouvé, que toute concession se paye. — Avis à qui en réclame aujourd'hui.

ANDRÉ FRIBOURG, député, Secrétaire de la Commission de l'Enseignement et des Beaux-Arts, et membre du Conseil Supérieur des Colonies.

La Nouvelle Découverte des Soviets

LE CAPITALISME SERAIT LA VRAIE VOIE DU SALUT COMMUNISTE

L'hydre communiste qui enserme toute la Russie à la vie instamment dure. Elle s'adapte instantanément à l'ambiance défavorable et sait changer de peau avec une rapidité surprenante.

La politique des soviets est arrivée actuellement au plus grand tournant de son histoire — à celui qui décidera de l'avenir économique du pays. Le parti vainqueur a coupé avec insouciance les artères de l'organisme social et noyé le pays dans son sang. Maintenant les docteurs communistes tâtent le pouls à la Russie exsangue et moribonde et lui piquent leurs décrets en guise de morphine.

Ces ordonnances en extemis valent d'être citées. C'est le changement complet du décor.

Ecoutez plutôt: Le comité exécutif central des soviets a décidé de créer une banque d'Etat. Cette banque, qui a commencé à fonctionner le 15 octobre dernier, a pour but de soutenir les entreprises privées, de nouer des relations avec l'étranger et d'être le foyer de la renaissance économique du pays. Elle accepte des dépôts dont elle garantit la sécurité et tire des chèques sur les banques étrangères. Son capital social est de deux trillions de roubles.

Et cette autre: Le gouvernement soviétique la création d'une série de puissants trusts composés des plus grandes usines et entreprises qui fonctionnent encore en Russie. Son vol de création: un trust métallurgique comprenant les plus grandes aciéries du sud avec leurs mines de minerai, un trust de l'industrie du bois, où entrèrent les plus belles exploitations forestières de la vallée du Dnieper.

Ces entreprises seront sous le contrôle de l'Etat.

Plusieurs autres grands projets sont à l'étude. Voilà qui nous mène loin du monopole féroce et exclusif de l'Etat. Les usines gérées par ce dernier ont donné des déficits incalculables; les rares ouvriers qui y sont restés ont préféré fabriquer pour

leur propre compte des clous ou des bèches qu'ils revendaient ensuite à la population.

Les décrets relatifs à la nouvelle politique économique pleuvent sans discontinuer. Les nouveaux tarifs des salaires admettent comme principe que la paye de l'ouvrier doit suffire à ses besoins. Cette maxime si simple est pourtant un progrès énorme dans un pays où jusqu'à présent les gages des employés de l'Etat — équivalaient à deux ou trois livres de pain par mois.

L'uniformité des salaires est abolie, les spécialistes gagnent plus que les simples manœuvres. Le travail à la pièce permet à l'ouvrier de gagner suivant ses capacités. Et il est déjà question de faire payer à l'ouvrier le logement, l'éclairage et l'eau que l'Etat lui fournissait gratuitement jusqu'à présent. Les faïnéants mènent grand tapage autour de cette mesure. La pratique des concessions s'étend de plus en plus. Toute une série d'entreprises exploitées par l'Etat est passée à des gérants "bourgeois", qui payent une redevance annuelle en produits fabriqués. Le taux varie de 10 à 50 %.

Une partie des "mobilisés du travail" a été libérée dernièrement. Les soviets ont même renoncé partiellement au monopole de l'alcool et ont autorisé la vente libre du vin dont la teneur en alcool ne dépasse pas 14°.

Le gouvernement soviétique essaye de soutenir l'initiative privée par tous les moyens possibles. Malheureusement, le manque de matières premières et de l'outillage paralyse complètement l'industrie. Les presses de l'Etat font tomber sur le pays une avalanche de roubles qui ne valent rien ou qui, plus exactement, valent 1/50.000 de leur valeur d'avant-guerre. Pour certains articles, cette valeur tombe à 1/100.000 et même plus bas. Dans ces conditions, le budget de la république des soviets pour 1921 se chiffre par 6 trillions de roubles, somme qui ne comprend que la Russie proprement dite, sans compter les autres républiques fédérées.

LES MOIS LES PLUS DANGEREUX DE L'ANNEE

Ottawa. — D'après les statistiques du gouvernement les mois les plus dangereux de l'année sont janvier, février et mars. C'est en février que les décès sont les plus nombreux. Mars suit de près puis vient janvier. Cet état de chose est le même pour toutes les provinces. Les décès durant ces mois sont surtout causés par la pneumonie.

Interrogé à ce sujet, le Dr. J.-A. Amyot, député ministre de l'hygiène, a déclaré qu'en février le système vital est très affaibli par la lutte contre le froid de l'hiver et que l'on est alors, en conséquence, plus exposé à la maladie. Une autre cause d'affaiblissement est aussi dû au fait qu'à cette époque de l'année on mange moins de végétaux frais. Il dit que le meilleur préventif est de prendre le lit dès que l'on a un rhume. Quelques jours de séclusion à ce moment nous éviteront ainsi une longue maladie plus tard. Il dit que dans l'armée pendant la guerre, plusieurs soldats ont dû la vie à cette pratique de ne pas négliger un rhume. On a ainsi diminué considérablement le nombre des cas de pneumonie.

L'abbonné est la force d'un journal

Notes intimes de la Princesse Blücher

L'éditeur Payot publie une "Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale." Le journal de la princesse Blücher, paru dans cette collection, n'ajoute sans doute rien à l'histoire politique ou militaire. La princesse a été très médiocrement informée, au point de ne pas même connaître le nom du général qui commandait la VIIIe armée au début de la guerre, et de l'appeler Pritzelwitz, au lieu de Pritwitz. Tout ce qu'elle rapporte du début de la guerre est fantaisiste. Mais c'est justement ce manque d'information qui fait l'intérêt de son livre, lequel nous montre, de la façon la plus vivante, la haute société allemande au début de la guerre. Nous entendons ce qui se disait à Berlin, et l'on n'y dit guère plus de sottises qu'à Paris.

La qualité du témoin qui parle est tout à fait rare. La princesse Blücher est une Anglaise, fille, nous dit M. Gillet dans son "avant-propos", de feu M. Stapleton-Bretherton et tenant, par sa mère, au plus authentique pedigree. Elle avait épousé, en 1905, le comte, aujourd'hui prince Blücher, arrière-petit-fils du fameux maréchal.

"Le comte Herbert Blücher était de ces jeunes Allemands qui ne voyaient au monde rien de plus beau que l'Angleterre, ne juraient que par Kipling, passaient à Londres la saison, et tiraient chaque automne la grosse en Ecosse et, en hiver, le lion et l'éléphant au Cap. Ces jeunes gens formaient un lieu très puissant entre les deux pays."

Le jeune ménage n'avait pas même de domicile en Allemagne. Les immenses domaines de Silésie appartenait au vieux prince, père de Herbert; et le prince, brouillé avec son fils, brouillé aussi avec le roi de Saxe, vivait lui-même dans l'île de Herm, qu'il louait au gouvernement britannique et où il élevait des kangourous.

La guerre ayant éclaté, le comte Herbert et sa femme revinrent à Berlin, où ils logèrent à l'hôtel de l'Esplanade. Ils y restèrent deux ans, jusqu'à l'automne de 1916. Là, ils entendirent beaucoup de choses et virent beaucoup de gens. Certains témoignages sont particulièrement précieux et éclairent tout à coup l'ensemble des faits. La princesse nous dit, par exemple, la stupeur et la colère de Guillaume II en voyant que l'Angleterre a tenu, comme elle dit, parole à la France.

"L'empereur ne veut pas admettre que ce fut nécessaire. Sa surprise et son indignation ont été sincères quand il a réalisé ce que faisait l'Angleterre; il ne l'avait pas cru possible. Il disait à ceux de ses amis qui étaient auprès de lui: — Penser que Nicolas et Georges nous joueraient pas franc jeu avec moi! Si ma grand-mère (la reine Victoria) avait vécu, elle ne l'aurait jamais permis."

Puis, aussitôt, vient un témoignage curieux sur l'esprit militaire de la race allemande: "Plus j'entends discuter les événements du point de vue allemand, plus je suis étonnée du caractère combattif des gens de ce pays. Ils se mettent à la guerre comme un canard se met à l'eau, à en juger du moins par les figures ardentes des passants et par leurs propos. On dirait presque que ce terrible cataclysme est pour eux une occasion longanimité espérée de manifester leur mâle bravoure innée, associée à un génie militaire sans égal parmi les autres nations."

Il circule à Berlin, au début de la guerre, d'atroces histoires sur la férocité des femmes belges et françaises envers les blessés allemands (le pendant de l'histoire des mains coupées en France).

"On donne des détails horribles, écrit la princesse le 8 septembre 1914, sur la cruauté des femmes françaises et belges à l'endroit des troupes allemandes... J'ai demandé à un officier allemand si les bruits qui circulent sur la cruauté des soldats allemands envers la population belge sont fondés, il les dit très exagérés, mais affirme qu'à Aix, il y a, en ce moment, trente officiers auxquels des femmes et des enfants ont arraché les yeux."

Et la princesse ajoute: "Cela me semble tout à fait incroyable."

Dès le début de la guerre, il est question d'un canon Krupp qui pourra tirer de Calais sur Douvres: "Aussi se hâte-t-on d'y faire arriver les troupes. Un officier m'a même affirmé que, dans quinze jours, les troupes allemandes seraient en Angleterre."

L'orgueil anglais de la princesse se révolte, et elle ajoute encore: "Cela ne me semble pas si facile qu'on le pense."

Ce bruit d'une marche vers la côte n'était pas fondé, du moins à cette époque. L'état-major allemand ne pensait alors qu'à en finir avec l'armée française, et la bataille de la Marne s'engageait. On sent réellement, dans les souvenirs de la princesse ce grand silence qui a accompagné Berlin la lutte décisive. Cette lutte a commencé le 6. Or, jusqu'au 11, on ne sait absolument rien. Le 9, on apprend la prise de Maubeuge. Or, c'est ce jour-là que l'ordre de retraite a été donné à la droite allemande. Le 11, le comte de Tallyrand et le baron G. de Rothschild, qui ont des parents dans tous les pays, de sorte que leurs sympathies sont très étendues," affirme que les Anglais ont battu les

Allemands aux portes de Paris, ce qui est une version hardie du rôle effacé de sir John French pendant la bataille de la Marne. Mais ce bruit même n'est pas confirmé officiellement. Le 12, la princesse écrit: "Pas de nouvelles veut dire mauvaises nouvelles, et on ne dit rien sur les opérations qui sont en cours autour de Paris."

Et le 18, encore, alors que la bataille est finie depuis huit jours: "Il est étrange que nous sachions si peu de chose sur les combats qui se livrent autour de Paris. Nous nous attendions tous à apprendre le cessez-le-feu l'entrée triomphale des Allemands. On dit que la lutte est acharnée, et que les pertes sont effroyables des deux côtés; mais je commence à croire que le vent a tourné contre l'Allemagne; d'où ce silence soudain."

On ne relèverait pas, dans tous ces souvenirs, un mot qui soit d'un loyalisme parfait envers la patrie des Blücher. Mais, en même temps (et le contraste est curieux), la princesse est restée profondément Anglaise. Elle recueille pieusement tout ce qu'on lui dit de l'armée britannique. Elle croit que les troupes de sir John French ont défendu Maubeuge et ne l'ont abandonné que quand tout était en flammes. Elle croit qu'elles ont combattu à la bataille de Saint-Quentin (sans doute, l'affaire que nous appelons la bataille de Guise) et qu'elles ont été entraînées dans la panique des Français. Il n'y a d'ailleurs pas un mot de vrai dans tout cela: les Anglais n'étaient pas à Maubeuge, et sir John French interdit à sir Douglas Haig de prendre part à la bataille de Guise. La princesse est, à la fois, flattée et offensée du jugement des journaux allemands sur l'armée britannique; elle accepte la critique, mais la fière certitude de gagner finalement la partie:

"Tous les journaux allemands disent que les Anglais se sont admirablement préparés, mais qu'ils manquent de préparation, de discipline, etc. Je me tais sur cette critique et je dirai seulement que l'Angleterre a souvent débuté par des revers, mais qu'en fin de compte, elle est invincible."

Enfin, ce livre, miroir de l'opinion, nous montre à quel moment cette opinion, à Berlin, a commencé à fléchir. Ce fléchissement est de l'automne 1915. Le 2 octobre, la princesse Blücher écrit: "Insensiblement, le manque de vivres commence à paraître. Le prix du lait a augmenté le 1er octobre; on dit que, bientôt, il ne sera permis d'employer que très peu de beurre... Bien qu'ils ne consentent pas à l'avouer si on les interroge, les Allemands commencent aussi à être préoccupés au sujet des matières premières nécessaires pour la fabrication des munitions."

C'est, en effet, à ce moment que commence la réquisition du cuivre. Dès ce moment, il y a des émeutes à Berlin; deux cents femmes s'assemblent Unter den Linden et crient: "La paix! La paix!" La police les disperse. En mai 1916, on sent Berlin "presque menacé d'une révolution au petit pied. Les boucheries furent fermées durant deux ou trois semaines, le gouvernement ayant taxé la viande; on ne pouvait se procurer de légumes; le beurre avait presque disparu."

Parmi les livres illustrés qui ne manquent point de paraître à cette saison de l'année, il n'y en a pas dont l'aspect et la lecture soient plus agréables que cette promenade à Venise, que nous faisons à la fois avec M. Maclair et avec M. Boucher. Le peintre Boucher, qui a déjà fixé tant d'aspects pathétiques de la guerre, a, cette fois, posé son chevalet à Venise, et il a noté tantôt les larges symphonies des eaux et des nuages, tantôt les nobles architectures, tantôt les coins pittoresques. Et, chaque fois, Camille Maclair s'est assis auprès de lui, et, dans des pages vraiment charmantes, qui sont parmi les meilleures qu'il ait écrites, il nous explique chaque tableau, soit qu'il nous en fit goûter la poésie, soit qu'il évoquât l'histoire. On est un peu étonné, quand, après une belle page sur le palais Barbaro, où habite la Duse, il ajoute: "Il y aurait une bien belle histoire à écrire sur tous ceux qui sont venus vers Venise comme à un fleuve d'oubli, à un pôle magnétique, à un des profonds cours du monde, pour apaiser ou exaspérer leur passion, leur regret, leur douleur ou leur mystérieuse faculté de créer."

Il me semble que cette histoire a été écrite par Barrès dans un livre assez beau pour qu'on s'en souvienne. Celui de M. Maclair est très coloré et très agréable, sensible et varié comme la lumière même de Venise.

HENRI BIDOU.

UN PEU D'HISTOIRE

A tort ou à raison, on raconte que lorsque Napoléon III était enfant une négresse—diseuse de bonne aventure—consultée par sa mère, lui dit: "Cet enfant est appelé aux plus grandes destinées, mais il devra se défaire de la lettre "S" qui jouera un grand rôle dans son existence." En récapitulant la vie de Napoléon on trouve effectivement que la lettre "S" revient à tout moment. C'est par elle qu'il a commencé à Strasbourg. Puis sont venus Sébastopol, Solferino, Sadowa. Et c'est à Sedan qu'il a fini.